Balzac. Mais il y délègue des émissaires, dont plusieurs portent, plus ou moins distincte, son effigie. Leur maître à tous, bien près d'être créé à l'image et ressemblance fidèle de l'Ange noir, c'est Vautrin. On n'est plus ici dans l'ambiance du conte fantastique, mais dans cette réalité sociale dont Balzac passe pour avoir été l'observateur, attentif à la reproduire « telle qu'elle est ». Vautrin, au centre de ce monde des *Illusions perdues* et de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, n'est, si l'on veut, qu'un bandit et un policier, qui use de moyens obscurs, mais tout humains, pour se donner les jouissances du pouvoir occulte. Il fait régner la terreur, parce qu'il tient les fils de mille intrigues très réelles et s'en sert pour exercer le chantage, soutenir ses menaces, écarter ses ennemis. Il terrifie, et aussi il séduit, tenant les uns par la crainte, les autres par l'inexplicable envoûtement auquel il les soumet. Il n'est pas sans raison mêlé aux affaires de Gobseck, l'usurier dont l'or est l'instrument de pouvoir et de connaissance, comme il l'est pour Satan et pour les chercheurs de la pierre philosophale. Et Vautrin change de nom, de visage, d'apparence, recommençant à séduire sous son « incarnation » nouvelle ceux qui s'étaient défiés de la précédente. C'est l'imposteur qui abuse tout le monde et qui s'appelle *Trompe-la-Mort*, mais sans qu'on sache toujours s'il ne dupe pas ses préférés pour les guider vers le bonheur, — vers ce qu'il croit être le bonheur et qui est la volupté de la puissance portée à ses extrêmes limites. Devant toute autre forme de vie, tout autre désir, toute passion différente de la sienne, il a le rire effrayant de Méphisto assistant aux amours de Faust pour Marguerite.

Ce démiurge, qui par tant de traits est l'une des figures mythiques de Balzac lui-même à l'intérieur de son œuvre, il en est parlé sans cesse dans des termes qui conviendraient à Satan. Sa passion pour Lucien de Rubempré est un désir de possession, l'irrésistible désir d'entrer par effraction dans une âme vivante, de déterminer son destin, et d'en faire un autre soi-même. Il y a là beaucoup plus qu'un cas d'homosexualité banale. Comme Thibaudet le faisait observer, la *Comédie humaine* pourrait s'appeler l'Imitation de Dieu le Père, et le mythe de la paternité y est absolument central, de la paternité douloureuse de Goriot à la paternité monstrueuse de Vautrin, — avec toujours à l'arrière-plan Balzac lui-même, père de ses personnages, exalté par sa fécondité paternelle, et leur prêtant à tous, pour principale ressemblance avec leur géniteur, une fécondité charnelle, imaginative ou spirituelle.

Mais l'imitation, dans l'œuvre entière, ne serait-elle pas, plutôt